

## UN MOSELLAN DE LA CLASSE 1922/42

En 1940, j'avais 18 ans. Les Allemands étaient proches de Maizières-lès-Metz; le bruit courait qu'ils mettaient les jeunes gens devant leurs chars de combat; pris de panique, je suis parti à bicyclette avec d'autres camarades un peu plus âgés. Nous nous sommes joints aux militaires et aux civils qui fuyaient vers le Sud; nous avons été mitraillés par l'aviation de chasse italienne. Après Epinal, Pontarlier, nous sommes arrivés à Annecy. Là, la préfecture nous a répartis dans les fermes de montagne où nous avons remplacé les hommes qui étaient aux armées. Nous aidions au transport du lait vers la coopérative, et aux fenaisons.

Mon père, mobilisé dans une unité territoriale non combattante, avait suivi son régiment dans un département du centre de la France; en instance de démobilisation, il me fit savoir qu'il rentrait à Metz. Par un courrier inter-zones, il m'apprit que l'accueil avait été satisfaisant et que je pouvais revenir. A mon tour, je pris le train traversant les différentes zones et partout, je dois le dire, l'autorité allemande m'a facilité les déplacements, me reconnaissant à la vue de ma date et lieu de naissance, comme un frère.

Je débarque fin août 1940 en gare de Metz, et suis impressionné par les nombreux oriflammes rouges à croix gammée. En sortant de celle-ci, je prends contact avec une vie différente, les rues et les passants sont tristes, abattus; seuls les personnels militaires affichent une tenue rigide, autoritaire.

Mon père travaillait dans une entreprise messine, de verres, glaces et encadrements. Il me trouva un petit emploi sans contact avec le public, étant donné que je ne pratiquais pas la langue allemande. Mais au bout de quelques semaines, obligation fut faite à l'employeur d'envoyer son personnel aux cours du soir, deux fois par semaine, à l'école Saint-Vincent, pour apprendre l'allemand.

Au mois de septembre 1940, il y eut des expulsions. Mon père avait été comme «Malgré Nous» dans l'armée allemande, et lors d'une permission en 1917, il ne rejoignit pas son unité. Il s'attendait à être expulsé pour ce motif. Nous avons donc préparé des ballots de vêtements et de couvertures, mais, nous ne sommes pas partis, ni à l'expulsion suivante de novembre 1940. Mon père se demandait pourquoi ? Peut-être sa connaissance de l'écriture gothique, et sa pratique du «haut allemand» dans son travail quotidien, se justifiait auprès des Allemands ? Il y avait eu des bombardements, beaucoup de vitres et de glaces étaient à remplacer.

En mars 1941, le discours du *Gauleiter* Bürckel demanda aux Mosellans se reconnaissant français une déclaration d'option. Le 5 avril 1941, nous sommes parmi les optants partant pour la France, ce jour là.

Passage des zones et accueil par les équipes de la Croix-Rouge Française à Lyon-Perrache, direction le Grand Hall de la Foire Exposition pour les affectations, des coins repos et repas.

L'employeur de mon père était depuis mai 1940 en Dordogne, où il avait acheté une ferme et l'exploitait. Nous l'avons rejoint dans ce département et mon père a fait le retour à la terre. Quelques semaines après notre installation, mon père me fit savoir qu'il n'y avait pas de travail pour moi, et que je devais envisager l'avenir. A cette époque, novembre 1941, la seule ressource assurée : l'Armée. Avec les cadres qui restaient de l'armée française et des embryons de régiments, fut organisée une force armée limitée à 100.000 hommes, en zone libre uniquement : l'Armée de l'Armistice. Je me suis donc engagé pour une durée de 3 ans au 13<sup>e</sup> bataillon de chasseurs alpins à Chambéry (Savoie). Dans de nombreux régiments et bataillons, il y avait déjà beaucoup d'Alsaciens et de Mosellans réfractaires au R.A.D. (Service Obligatoire du Travail Allemand). Exemple : au 15<sup>e</sup> R.I., à Lons-le-Saunier, plus de 50 % de l'effectif était alsacien. J'y fis la connaissance de deux frères originaires de Metzervisse près de Thionville, Jean et Léon. Lors de l'occupation de la zone libre par les Allemands, nous avons été démobilisés par la commission d'armistice italo-allemande qui nous a renvoyés dans nos foyers; les deux Mosellans m'accompagnèrent chez mes parents.

En février 1943, la classe 1922 passa le conseil de révision, pour être envoyée en Allemagne au titre du S.T.O. L'assurance m'avait été donnée que les Mosellans et les Alsaciens n'étaient pas concernés. Mon père connaissant les Allemands m'a dit «Tu sais, il faut faire un choix, leurs promesses je n'y crois guère... J'ai un copain qui travaille à Périgueux il est expert en faux papiers. Je crois que le mieux pour toi, serait de rejoindre l'Afrique du Nord par l'Espagne». Munis de ces faux papiers, Jean et moi sommes partis; tout nous semblait facile. Manque de chance, ce que l'on ignorait à Périgueux au départ, c'était que la zone montagneuse de passage avait été, entre-temps, déclarée interdite.

Lorsque l'on arrive à deux dans un petit village de 200 habitants, on a vite fait de reconnaître les personnes qui y sont étrangères... Rapidement, nous sommes tombés sur un Monsieur qui sans détours nous a dit : «Vous, vous voulez passer de l'autre côté». Il nous prit probablement en sympathie puisqu'il nous donna ce conseil :« Si vous tombez sur une patrouille avec un chien berger, pas de fuite, allez franchement vers eux en montrant vos papiers». C'est d'ailleurs ce qui s'est produit. Nous avons rencontré une patrouille de deux douaniers allemands avec un chien, qui nous a demandé nos papiers. Cela s'est bien passé. Entre eux, ils ont fait remarquer que nous étions natifs de Moselle.

Huit jours d'attente pour trouver un berger qui nous fit passer en haute altitude sur un petit chemin muletier ... nous laissant en cours de route, en indiquant que pour l'Espagne, c'était tout droit. Nous avons

peiné dans la neige en ce début d'avril 1943; après le col, il y eut la plaine et une maison avec un jardin où un homme en vêtements de travail, mettait de la terre dans des paniers. A notre vue, il cessa son travail, rentra chez lui. Une femme sortit sur le pas de la porte, nous offrit une fiole de vin et des œufs sur le plat. Quel accueil sympa ! Pendant que nous nous restaurions, l'homme sortit de chez lui, fusil ou mitraillette à l'épaule, en costume de carabinier ... nous étions prisonniers.

Pour ma part, j'ai connu plusieurs cellules de prisons espagnoles. Mon camarade Jean, âgé de 17 ans, était considéré comme mineur et fut envoyé en résidence surveillée à Madrid, tandis que je faisais connaissance avec le camp de concentration de Miranda. Celui-ci avait été conçu par des techniciens allemands pour les prisonniers républicains et les brigades internationales après la guerre d'Espagne (il y en avait encore à mon arrivée). A part le régime alimentaire, commun à l'ensemble des prisons et des camps, la vie n'était pas aussi terrible que dans les camps allemands. Comme beaucoup de prisonniers, j'ai contracté la dysenterie que nous appelions la «Mirandite».

Notre grande punition était l'inactivité. Parfois à l'annonce des prochaines visites de la Croix Rouge Internationale, nous sortions de nos «pavillons» nos pauvres affaires dehors pour la désinfection des locaux. De toute façon «les officiels» visitaient toujours le même pavillon, celui des officiers, où logeaient également les aviateurs anglais et canadiens abattus au-dessus des pays occupés et qui, après un bref séjour au camp de Miranda, suivaient une filière pour rejoindre l'Afrique du Nord, et de là, l'Angleterre. Ils furent libérés les premiers. La troupe, c'est-à-dire chacun de nous, fut échangé contre 3 sacs de blé. Embarqué discrètement à bord de deux bâtiments français dans le port de Malaga (Espagne) nous n'avons laissé éclater notre joie d'être libres, qu'une fois en mer.

Débarqués à Casablanca, accueillis aux accents de *La Marseillaise*, nous fûmes regroupés dans un camp de transit près de Casablanca. Je fus affecté dans un régiment de tirailleurs marocains appartenant à l'armée du général Giraud. Ayant éprouvé le désir de revoir mon camarade Jean de Metzervisse qui se trouvait près de Rabat, dans un régiment de chars en formation avant son départ pour l'Angleterre, je fis acte d'indiscipline en ne rejoignant pas mon unité le jour prévu. Ce qui me valut de connaître pour une courte période, une cellule d'un régiment des tirailleurs marocains à la frontière algéro-marocaine. Les «Évadés de France» en 1942/1943 n'étaient pas bien considérés par les populations européennes d'Afrique; ne disait-on pas «ce sont des indisciplinés, de fortes têtes ou des aventuriers orgueilleux» ces gars qui viennent des prisons d'Espagne.

Mon unité fut envoyée en renfort dès janvier 1944, à la 2<sup>e</sup> Division d'infanterie marocaine, commandée par le général Dody et relevant du

C.E.F.I., Corps Expéditionnaire Français en Italie. Ne connaissant rien à la psychologie ni aux traditions guerrières des Marocains, mon premier baptême du feu, face à un ennemi tenace, fut la découverte de leur courage. J'ai connu comme 2<sup>e</sup> classe européen, les champs de bataille avec des fortunes diverses, de la région montagneuse des Appenins, de la Mainarde, du Sante Croce dans le voisinage de Cassino, jusqu'au-delà de Sienne.

Après l'Italie, nous avons à notre tour débarqué en deuxième vague sur les plages de Provence. Le contact fut repris avec l'ennemi dans la région de Montbéliard, où nous avons relevé les maquis de Franche-Comté. C'est le 16 novembre 1944, au retour d'une patrouille de reconnaissance, que je fus gravement blessé à la colonne vertébrale, par un éclat d'obus fusant, et en partie paralysé. Lors d'une visite de mon père à l'hôpital, j'appris que Léon, le plus jeune des deux frères, avait été dans l'Armée Secrète à la Brigade RAC, maquis de la Dordogne-Nord, où il avait eu une conduite héroïque dans la réduction de la poche allemande de Royan. Son frère Jean, chef de char, était rentré premier à Strasbourg avec la 2<sup>e</sup> DB.

Mon père avait hébergé un compatriote alsacien déserteur de l'armée de l'Air allemande; après être resté quelques semaines à la ferme, il rejoignit de la parenté à Villefranche-sur-Mer; il se fit arrêter et peut-être sous la torture dénonça mon père. Un groupe de Mongols d'une douzaine de soldats prirent position autour de la ferme; leur chef perquisitionna et emmena mon père à Bordeaux, au Fort de Hâ, où il fut incarcéré. Il passa en conseil de guerre et défendit lui-même son cas. Il eut la vie sauve grâce à l'arrivée des Américains, libérateurs de Bordeaux.

Telle fut notre destinée. Nous n'en avons retiré ni gloire, ni honneur, n'ayant reçu d'ordre de personne. Notre modeste participation à l'effort commun de libération a rejoint, dans l'esprit, les actions des passeurs de prisonniers de guerre qui risquèrent leur vie pour que l'Alsace et la Moselle redeviennent françaises.

André DICOP